

O'BROTHER DISTRIBUTION

présente

Lola Pater

un film de
Nadir Moknèche

Durée : 1h35

Distribution

O'BROTHER Distribution
Rue des Brasseurs, 8
4000 Liège
Tel : 02 739 47 20

Presse

Barbara Van Lombeek
Rue de la Consolation, 72
1030 Bruxelles
barbara@obrother.be

www.obrother.be

Synopsis

À la mort de sa mère, Zino décide de retrouver son père, Farid. Mais, il y a 25 ans, Farid est devenu Lola...

Entretien avec Nadir Moknèche

Réalisateur & Scénariste

Comment est né le désir de faire un film sur un tel personnage?

Dans les années 1980, j'habitais Pigalle. Il y avait dans ma rue deux prostituées transsexuelles avec lesquelles j'entretenais un bon rapport de voisinage. Un après-midi du mois de mai, je rentrais de la fac, l'une d'elles m'apostrophe, me demandant si elle pouvait monter à la maison pour voir à la télé l'ouverture du procès de Klaus Barbie. Nous étions le 11 mai 1987. Et je me pressais, justement, pour suivre la retransmission sur Antenne 2. Je me souviens de façon très précise de mon air condescendant du haut de mes 22 ans et de ma condition d'étudiant en droit : « Une pute qui s'intéresse au procès Barbie ! » Voilà que je découvre une toute autre vie. Un individu né garçon, et qui se ressent fille. Elle fut ma première « Lola ». Par la suite, j'ai rencontré d'autres « Lola », recueilli d'autres histoires de transsexuels... Une avocate radiée du barreau, des Algériennes ayant fui leur pays, et pour certaines l'hôpital psychiatrique. Un autre élément déclencheur fut la rencontre d'un groupe de femmes m'abordant à la sortie d'une projection de mon film « Viva Laldjérie » pour m'exprimer leur enthousiasme. J'ai fini par comprendre qu'elles étaient transsexuelles. Parmi elles, Pascale Ourbih originaire de mon quartier d'Alger; depuis, on est devenu amis.

Lola est une femme, et un père. Qu'est-ce qui a inspiré le personnage de son fils?

Mon père débarque à Paris en 1946. Il avait 19 ans. Peintre en bâtiment, il meurt à 40 ans en tombant du haut de son échafaudage.

J'ai toujours eu le désir d'évoquer ce père que je n'ai pas connu, mais je n'avais pas le goût de raconter cette histoire tragique.

Je savais qu'il était fan de Coccinelle (première artiste française connue à avoir changé de sexe), qu'il allait l'applaudir chez Madame Arthur...

Ici commence la fiction, le romanesque. Je me suis mis en perspective, m'imaginant un père vivant quelque part, devenu une femme; est-ce que j'accepterais, ou pas, de le voir. Pour finir par me dire : mieux vaut un père en vie, même s'il n'est pas à l'image d'un pater traditionnel, qu'un père mort.

Lola est en couple avec une femme. C'est courant que les transsexuels vivent avec des femmes?

Dans mes films, j'ai toujours essayé d'éviter les poncifs. Je ne veux pas dire par là qu'on n'y trouve pas une certaine vérité. Mais je voulais à tout prix m'éloigner des thèmes généralement associés aux transsexuels : l'homosexualité, la prostitution, la drogue, le cabaret. En essayant par ailleurs de montrer une autre facette de l'immigration algérienne en France (désormais dénommée musulmane).

Farid/Lola continue à aimer les femmes, même après son changement de sexe. Un hétéro devenu lesbienne. Zino, son fils, n'est pas né d'un accident, il est le fruit de l'amour.

Du coup ce personnage de Lola, loin des clichés, dérange. Tant que le transsexuel reste marginal, évoluant dans un milieu interlope, il est accepté, voire adulé. S'il aspire à une vie ordinaire, a fortiori celle d'un père, il devient encombrant pour la société.

La rencontre entre Lola et son fils est forcément conflictuelle au départ...

La tension inhérente au personnage du père transsexuel fait éclater la construction symbolique traditionnelle : le patriarcat, l'image du père, voire du Dieu sémite. Zino suit un parcours qui va du refus à l'acceptation. Il devient en quelque sorte notre conscience collective. D'abord honteux et dégoûté, il finit par accepter le libre choix de ce père. Mais, dans un second temps, il se révolte contre un père qui l'a abandonné.

Pourquoi ne s'est-elle pas sacrifiée pour son fils?

Les raisons d'un sacrifice peuvent être ambiguës. On peut aisément se complaire dans son malheur. Faire souffrir tôt ou tard celui pour qui on s'est sacrifié. Lola n'a rien caché à personne. Malika, sa femme, était au courant de la situation. Lola a préféré partir. Son changement de sexe était une question vitale. Lola a réussi à reconstruire sa vie, à créer des liens,

une famille, avec Catherine, Fred, ses élèves, dans ce lieu qui semble être un havre de paix. Il manque la pièce maîtresse : son fils.

Elle est paralysée par la peur de se confronter à lui, peur d'être rejetée, comme elle a été rejetée par Malika.

La tentative de suicide de Lola est inévitable ?

La tentative de suicide répond a posteriori à l'idée du sacrifice refusé. La perspective de perdre à nouveau son fils après l'avoir retrouvé lui est invivable.

Le SMS qu'elle lui envoie nous éclaire sur cette tentative : « Avant notre rencontre, il y avait l'espoir qu'un jour on se verrait. Puis tout à coup, ma vie n'a plus eu de sens. »

Comment est née l'idée de confier ce rôle à Fanny Ardant ?

Lors d'un déjeuner chez ma mère, on parlait du scénario, du personnage. Tout à coup, elle lance : « Ne cherche pas, il y a une seule actrice qui peut jouer ce rôle. Pas deux, pas trois, une seule : Fanny Ardant. » J'avoue que j'ai dissimulé mon enthousiasme pour ne pas lui attribuer totalement la paternité de cette illumination. M'est venu aussitôt le souvenir d'une silhouette « masculine » dans un imperméable se précipitant dans une rue sombre. C'était dans « Vivement dimanche ! » que j'avais vu à sa sortie. Je découvrais à l'époque Fanny Ardant. L'énergie et l'humour qu'elle dégageait m'avaient

beaucoup marqué. Elle avait cette griffe italienne que j'aime beaucoup chez les acteurs.

J'ai revu les films de Truffaut et de Scola. C'est dans le film « La Famille » que j'ai vu Fanny jouer du piano.

En ayant une actrice comme elle, aussi célèbre et adulée, au cœur du film, n'aviez-vous pas peur qu'elle prenne trop de place ?

Tout s'est passé très vite : la rencontre, la lecture du scénario, les discussions sur le personnage...

Dès notre première entrevue, elle m'a envoyé un message très clair : « Je suis entre vos mains. Vous êtes le réalisateur. » J'ai donc pu travailler en toute liberté.

La scène du gros plan dans le miroir, c'est gonflé de lui avoir demandé ça...

C'est Fanny qui me l'a proposée ! Je n'aurais pas osé. Elle répétait souvent une didascalie du scénario : « Lola retrouve ses traits masculins. Comment ça se traduit dans les faits ? »

Lors d'une séance de maquillage, elle sentait qu'on tournait autour du pot. D'un geste vif, elle se démaquille, donne un coup de pinceau, et apparaît ce visage de Farid tel qu'on le voit dans le film. Cadeau d'une grande actrice !

Et l'acteur qui joue Fanny Ardant jeune (Farid) comment l'avez-vous choisi?

Ahmed Zerari est venu passer le casting pour le rôle de Zino. Et là, j'ai eu comme une vision : Fanny en garçon. Les sceptiques ont fini par être convaincus en voyant ce plan de dédoublement.

Le flash-back sur la jeunesse de Lola avec la robe flamenco rouge a toujours été dans le scénario?

Mythe fondateur de toute transsexuelle, se souvenant avoir été surprise dans son intimité de future femme... avec les conséquences que l'on s'imagine.

Le rôle est interprété par un garçon des quartiers Nord de Marseille, venu avec ses parents (dont la mère voilée) pour passer le casting. Comme quoi, il ne faut préjuger de rien.

Comment avez-vous choisi Tewfik Jallab?

Casting. Je l'ai vu aussi dans des films. J'aime bien son côté insouciant, terre à terre, jouisseur. Et cette virilité qui allait se confronter à l'hyperféminité de Lola.

Je voulais qu'il soit accordeur de piano. Au-delà des liens d'affinités créés avec Lola, c'est un métier qui nécessite une longue formation. Ça veut dire que Zino a déjà pris des décisions, des directions de vie. Un homme responsable. Il est le reflet de ses parents et de Rachida, sa tante.

Rachida est-elle une sorte de seconde mère ?

Le rôle de Nadia Kaci est typique de cette immigration algérienne des années 1990, pendant les années de guerre civile. Défendant coûte que coûte sa liberté, et par conséquent celle des autres. Elle accompagne les interrogations de Zino. Elle est le déclencheur de prises de consciences : « On ne peut pas changer le cours des choses, mais nous, on peut changer. »

Comment avez-vous choisi les lieux de tournage ?

Après avoir filmé Alger, la ville de mon enfance, il fallait filmer Paris. À part quelques parenthèses, je vis à Paris depuis plus d'une trentaine d'années. Je sillonne ses rues en deux roues depuis presque autant de temps. Ça a été un repérage permanent. Les lieux ont inspiré le scénario : la rue Poliveau et son architecture « moderne » pour Malika, l'haussmannien pour Zino, le passage Verdeau où j'ai suivi pendant plusieurs années un cours de théâtre, l'hôtel pour son décor romain, et bien sûr la Seine : le passage en moto de la rive gauche à la rive droite.

Le chat sur les toits est-il un clin d'œil à Chris Marker ?

Tout à fait. Plus exactement quand Belmelok marche sur la rambarde de l'immeuble, avec en arrière-plan le Panthéon, la tour Eiffel, le minaret de la Grande Mosquée de Paris...

Ne craignez-vous pas le reproche de certains de n'avoir pas choisi une actrice transgenre?

Pourquoi pas algérienne, arabe? Devrait-on faire jouer Shakespeare uniquement par des aristocrates britanniques? L'identité de l'acteur et du rôle serait la fin de la représentation. Le jeu théâtral ou cinématographique permet tout à la fois de questionner les identités et de les explorer – on aurait tort de s'en priver.

Je pense que je suis bien placé pour connaître les problèmes des minorités. J'ai parlé de la liberté des femmes, y compris dans le mariage interreligieux, interdit aux musulmanes. Dans mes films, il y a toujours eu un personnage ouvertement homosexuel. Je contribue, je l'espère, à l'évolution des mentalités. Dois-je attendre une fatwa contre moi pour être homologué?

Le choix de Fanny Ardant s'est imposé de lui-même. Elle et moi, nous nous sommes investis corps et âme dans ce personnage de Lola.

Filmographie

2017 **Lola Pater**

2013 **Goodbye Morocco**

Mention spéciale dans la catégorie

Meilleur film - Doha Tribeca Film Festival

2007 **Délice Paloma**

Meilleur film francophone - Prix Lumière 2007

Prix de l'interprétation féminine - Tarifa 2008

2004 **Viva Laldjérie**

Prix Spécial du Jury - Festival de Florence

Prix de la Critique - Festival de Bratislava

Prix du Jury - Festival d'Athènes

2000 **Le Harem de Madame Osmane**

Grand Prix du meilleur scénariste 1998

Prix de la 1^{ère} œuvre de l'Institut du Monde Arabe à Paris

1995 **Jardin** (court métrage)

1994 **Hanifa, ainsi va l'amour** (court métrage)

Fanny Ardant

Biographie

Révélee à la télévision par « Les dames de la côte » de Nina Companeez, Fanny Ardant trouve son premier grand rôle au cinéma avec « La femme d'à côté » de François Truffaut qu'elle retrouvera trois ans plus tard pour « Vivement dimanche! ». Elle enchaîne avec des réalisateurs aussi passionnants et différents qu'Alain Resnais (« La vie est un roman », « L'amour à mort », « Mélo »), Costa Gavras (« Conseil de famille »), Claude Lelouch (« Les uns et les autres », « Roman de gare »), André Delvaux (« Benvenuta »), Michel Deville (« Le paltoquet ») ou Yves Angelo (« Le colonel Chabert »)...

Elle tourne également avec des metteurs en scène européens aussi prestigieux qu'Ettore Scola (« La famille », « Le dîner »), Volker Schlöndorff (« Un amour de Swann ») ou Margareth Von Trotta (« Les trois sœurs »)...

Elle remporte le César de la meilleure actrice en 1996 avec « Pédale Douce » de Gabriel Aghion et triomphe au même moment dans « Ridicule » de Patrice Leconte.

Alternant cinéma d'auteur (« Change-moi ma vie » de Liria Begeja) et comédies populaires (« La débandade » de Claude Berri, « Le fils du français » de Gérard Lauzier), elle participe au remake de « Sabrina » de Sydney Pollack, avant d'être l'une des héroïnes de « Par delà les nuages » le dernier film de Michelangelo Antonioni (co-réalisé par Wim Wenders), et la « Callas Forever » de Franco Zeffirelli.

Ces dernières années, elle triomphe dans « Huit Femmes » de François Ozon, envoûte dans « Nathalie... » d'Anne Fontaine ou « Il Divo » de Paolo Sorrentino et surprend dans « Visage » de Tsai Ming-Liang.

En 2009, elle réalise son premier film « Cendres et sang », présenté en sélection officielle (hors-compétition) à Cannes, puis en 2013 « Cadences obstinées » et « Le divan de Staline », adapté du roman éponyme de Jean-Daniel Baltassat, sorti en 2017.

Parallèlement au cinéma et à la télévision (« Le chef de Famille » et « La grande Cabriole » de Nina Companeez, « Balzac », « Raspoutine » et « Nos retrouvailles » de Josée Dayan), Fanny Ardant n'a cessé d'être sur scène avec succès : « Mademoiselle Julie » de Strinberg (Andreas Voutsinas), « Don Juan » de Molière (Francis Huster), « L'aide mémoire » de Jean-Claude Carrière (Bernard Murat), « Master Class » de Terence Mc Nally (Roman Polanski), « La musica deuxième » de Marguerite Duras (Bernard Murat), « Sarah » de John Murell (Bernard Murat), « La bête dans la jungle » de Henry James (Jacques Lassalle), « La maladie de la mort » de Marguerite Duras (Bérangère Bonvoisin), « Music Hall » de Jean-Luc Lagarce (Lambert Wilson).

Tewfik Jallab

Biographie

Enfant, Tewfik Jallab fait ses débuts au cinéma dans « Killer Kid » de Gilles de Maistre (1994). Il se forme au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

Il fait le tour du monde grâce à Wajdi Mouawad qui l'embarque dans ses créations « Littoral » et la trilogie « Le Sang des promesses » (2008-2010).

En 2010 il obtient un prix d'interprétation pour son rôle dans le téléfilm « Frères » de Virginie Sauveur. La révélation au grand public arrive en 2013 avec la sortie au cinéma de « Né quelque part » de Mohamed Hamidi, face à Jamel Debbouze, suivi de « La Marche » de Nabil Ben Yadir.

On le retrouve en 2014 sur les planches, dans la comédie hors-norme « Masques et Nez », d'Igor Mendjisky, puis dans le film « Le convoi » de Frédéric Schoendoerffer. Il enchaîne ensuite en 2015, avec « L'outsider » de Christophe Barratier et de nombreux autres projets.

Blue Monday Productions

Blue Monday Productions est une société indépendante, animée par Bertrand Gore, Nathalie Mesuret et Sandra Da Fonseca. À eux trois, ils ont produit une vingtaine de longs-métrages, dont notamment quatre films de Nadir Moknèche : « Lola Pater », « Goodbye Morocco », « Délice Paloma » et « Viva Laldjérie ».

Parmi les cinéastes qu'ils ont produit, on peut également citer Leyla Bouzid (« À peine j'ouvre les yeux » – 2015, Venice Days), Yves Caumon (« L'oiseau » avec Sandrine Kiberlain – 2012, Mostra de Venise, « Amour d'enfance » avec Mathieu Amalric – 2001, Cannes, Prix Un Certain Regard), Magaly Richard-Serrano (« La fine équipe » – 2016, « Dans les cordes » – 2007), Eve Deboise (« Paradis perdu » avec Pauline Étienne – 2011), Christophe Blanc (« Blanc comme neige » avec François Cluzet – 2010), ou encore Orso Miret (« Le silence » avec Mathieu Demy – 2007, « De l'histoire ancienne » – 2001, Cannes, Semaine de la Critique, Prix Jean Vigo).

Fiche artistique

Lola	Fanny Ardant
Zino	Tewfik Jallab
Rachida	Nadia Kaci
Catherine.....	Véronique Dumont
Fred.....	Bruno Sanches
Paula.....	Lucie Debay
Malika.....	Lubna Azabal
Xavier	Baptiste Moulart
Le réceptionniste	Lawrence Valin

Fiche technique

Scénario & Réalisation	Nadir Moknèche
Image	Jeanne Lapoirie
Montage.....	Chantal Hymans
Décors.....	Johann George
Son.....	Marc Engels
.....	Benoît Hillebrant
.....	Emmanuel de Boissieu
Costumes.....	Paule Mangenot
Maquillage	Mina Matsumura
Coiffure.....	Joëlle Dominique
Musique.....	Pierre Bastaroli
Producteurs	Bertrand Gore
.....	Nathalie Mesuret
Coproducteurs.....	Jacques-Henri Bronckart
.....	Olivier Bronckart

L'entretien de Nadir Moknèche a été réalisé
par Michèle Halberstadt

Son
5.1



Format
Scope